et comment me recevraient-ils ? Je serais toute dépaysée, mal à l'aise et craintive. Aller en enfer, ce serait encore pis. Et je pensais à tout cela ; et, aujourd'hui, tu as dit que Jésus nous adoptait pour ses frères et sœurs. S'il me prend pour sa sœur et que tous, au ciel, fassent de même, je n'ai plus peur d'y aller. »

J'avoue que je n'aurais jamais pensé à développer ce point de vue, qui a bien son importance aux yeux de l'Esquimau. Mais la parole de Dieu a sa vertu et son efficacité en elle-même ; elle s'adapte aux besoins de chaque âme, alors même que le missionnaire n'y songerait pas.

La dernière famille fournit un cas typique de mariage païen. Il s'agit d'une pauvre vieille bisaïeule, la plus âgée des femmes de sa tribu, que les siens obligèrent, il y a cinq ans, à épouser un gaillard de 30 à 35 ans. La pauvresse cria, pleura : rien n'y fit, et il lui fallut se soumettre. Elle a demeuré au poste, depuis 1912, elle est souvent venue aux catéchismes, mais elle n'était pourtant pas assidue. Cette année, elle ne manque jamais, écoute avidement et fait de grands efforts pour surmonter le sommeil. Elle aussi pense à la mort, sans doute, et au ciel. Son trop jeune mari vient, « quand cela lui dit ».

La moyenne de l'assistance est donc satisfaisante : un seul homme se tient complètement à l'écart — deux manquent quelquefois, — par ailleurs, tous les gens du camp sont là ; et, ce qui est plus consolant, c'est de voir la manière dont ces gens assistent aux offices. Un étranger les prendrait pour des chrétiens convaincus, pleins d'un respect religieux. Sans qu'ils le sachent, leur exemple est une vraie prédication pour les païens de passage, qui viennent chez nous de temps à autre. On reconnaît de suite ces derniers : ils entrent en curieux, un peu gênés, regardant autour d'eux pour savoir quelle contenance prendre. Ils écoutent le chant avec un plaisir évident, s'étonnant du sérieux qui règne autour d'eux. Quand je me mets à prêcher, ils écoutent attentivement quelques instants, puis regardent tout le monde comme

de 40 à 60 milles à l'heure. La moyenne respective de la température pour les trois premières semaines de janvier a été —26, —31 et —27. Le plus grand froid que nous ayons eu a été — 46 au-dessous de 0...

Tous nos bienfaiteurs se joindront à nous pour remercier le Bon DIEU — qui nous a protégés visiblement. Nous avons fait un heureux voyage ; notre santé à tous se maintient parfaitement ; mes deux compagnons prennent des forces et se sentent heureux de leur vocation ; notre travail de missionnaires nous donne des consolations ; et nous jouissons de la vie de famille. Oui, merci à DIEU et à Notre-Dame, et daigne le Sacré-Cœur hâter l'heure de la conversion entière des âmes que nous lui préparons, chaque dimanche, par le catéchisme et, chaque jour, par nos prières !

Arsène TURQUETIL, *O. M. I.*

XXIV. — Les Missionnaires O. M. I. aux Glaces Polaires (1).

Depuis quelques années, de nombreux écrits nous ont fait mieux connaître les travaux héroïques de nos missionnaires du Nord-Ouest. Après les ouvrages du R. P. Adrien MORICE, *O. M. I.*, et les biographies de Mgr Vital GRANDIN et du P. Albert LACOMBE, *O. M. I.*, ce sont, tout récemment, deux volumes du R. P. Pierre DUCHAUSSOIS, *O. M. I.*, qui nous révèlent les sublimes beautés de l'apostolat dans l'Extrême-Nord (2). Ces livres font suite à ceux de M. l'abbé Dugas sur les Établissements de la Rivière-Rouge et à la *Vie de Mgr* TACHÉ, *O. M. I.*, par Dom

(1) Ce très intéressant acticle est extrait du *Messager Canadien du Sacré-Cœur*, dirigé par les RR. PP. Jésuites et publié à Montréal, 1075, Rue Rachel, — Vol. XXXI, Mars 1922, pp. 124-133.

(2) R. P. DUCHAUSSOIS, *O. M. I. : Les Sœurs Grises dans l'Extrême-Nord*, 1917, et *Aux Glaces Polaires*, 1921 (Voir, pour le premier volume, nos *Missions*, N° 209, page 169, et N° 212, page 384, et, pour le second volume, N° 214, page 619, et N° 216, page 449).

Arrivons aux païens. Nous avons, d'abord, ici, un esprit fort, libre penseur, athée et matérialiste, — à ce qu'il prétend, du moins. Il vient, de temps à autre, chez nous, et s'abstient aussi, — on ne sait trop pourquoi. Il y a deux ans, il a acheté une jeune femme qui, enfant, venait à notre école et avait même demandé le baptême — que nous ne lui avions pas accordé, parce qu'elle était au pouvoir des païens. Aujourd'hui, elle ne vient jamais seule, mais seulement avec son mari, et elle est bien gênée avec nous. Son mari ne la pressera pas de se faire chrétienne.

Le beau-frère de ce prétendu athée est un catéchumène de 1920 — bien disposé encore, sans doute, mais arrêté par quelque obstacle ; il n'est plus très à l'aise avec nous, non plus. Il dépend de son beau-frère, et c'est peut-être là le secret de son embarras.

Deux autres familles, vivant également ensemble, forment un singulier contraste. Dans la première, l'homme ne vient jamais à la mission, mais sa femme ne manque pas un dimanche. Sa petite fille de dix ans a échappé à la mort, grâce, paraît-il, aux prières qu'un catéchumène a récitées sur elle, — premier motif de foi. Il y a quelque temps, comme elle se disposait à travailler le dimanche, le démon s'est montré à elle ; elle a vite tout lâché : fil, aiguille, peaux de caribou, et a observé le dimanche, — second motif de foi. Enfin, tout dernièrement, Notre-Seigneur lui serait apparu, — troisième motif de foi. Vous voyez qu'en fait de religion, les deux font un couple assez disparate.

La seconde famille est mieux assortie : homme, femme, belle-mère sont des âmes simples, droites, sur lesquelles la parole de Dieu prend avec efficacité. La vieille n'avait jamais entendu parler de Dieu. Elle aime à me décrire ses impressions, le dimanche, après l'office.

— « Depuis quelque temps », dit-elle, « je pense beaucoup, je pense toujours, même la nuit, car je dors peu, et je pense à l'autre monde. J'avais bien peur d'aller au ciel. Là, je ne connais personne : ce sont tous des étrangers, qui viennent de partout. Comment leur parler,

cette fois : on ne s'y gèlera pas le nez, et on ne sera plus obligé de se cacher toute la tête sous les couvertures. Voilà un vrai progrès.

Pour les travaux ordinaires de chaque jour, nous nous partageons la besogne. Le Fr. Ducharme, grand économe et cuisinier, serait encore *factotum*, si on le laissait faire ; le R. P. Duplain, grand sacristain et linger sur toute la ligne, lave, coud, repasse, fait de l'Esquimau en grand et professe le dogme ; quant à moi, le balai et le pétrin me reviennent, avec la classe de morale. Travaux manuels, études, classes, prières, récréation, repos, — tout se fait à heures réglées, et tout le monde est heureux et bien portant.

Nous avons aussi nos jours de congé. Ce sont alors des excursions au grand air et, quelquefois, au grand froid. Le P. Duplain et le Fr. Ducharme ont battu le record de la chasse aux perdrix, l'automne dernier : ils en ont abattu plus de 150, en quelques promenades. Et nous, les vieux, qui nous croyions bien fins, quand nous pouvions en attraper une douzaine dans l'année !

Nos deux chasseurs prennent goût aussi à se « bâtir en neige », et pour leurs coups d'essai, ils veulent des coups de maître. La preuve en est que ce sont eux qui ont bâti la maison de neige du malade, cet automne ; et toute la famille y habite encore...

On ne reconnaît plus Chesterfield Inlet, cette année. Les perdrix sont venues en grand nombre ; et le caribou erre, par milliers, dans tout le pays. Nous n'en avons pas encore vu aux environs ; mais nous ne manquons pas de viande de chasse.

La température est exceptionnellement douce, cet hiver. Pas de ces bourrasques continuelles, qui naguère attristaient l'atmosphère. Et il n'y a pas eu de gros froids : la moyenne, pour novembre, était de — 2.39 Fahrenheit. Une seule fois, nous avons eu — 30 pendant ce mois. Du 1er au 17 décembre, le temps était fort doux : la moyenne était — 8 Farh. Du 18 au 31, la moyenne a été basse (— 31 Farh.) ; mais nous n'eûmes pas plus de 40 au-dessous, et 6 jours seulement de tempêtes, avec vent

s'ils trouvaient drôle que tous les assistants soient attentifs, immobiles, dans l'attitude sérieuse du respect et de la conviction. Alors ils s'y mettent, de leur mieux, et essaient de saisir, sans se laisser distraire. Il est donc évident pour nous que les habitués de chaque dimanche se sentent remués dans l'âme. Nous ne nous pressons pas, toutefois, de les prendre à part et de les pousser à demander immédiatement le baptême. DIEU seul ouvre les cœurs. Lui seul aussi fait sonner l'heure de la grâce pour un chacun. A nous de préparer les voies — et d'attendre que la persévérance de ces gens ou une confidence de leur part nous montrent qu'il est temps de leur poser la question, en conscience et face à face avec DIEU.

Parmi les Esquimaux de passage, en visite, il en est qui ont passé le dimanche au poste, sans venir à l'église. Pourquoi ? Un exemple fera comprendre la chose. Il y a ici une famille qui nous connaît fort bien, bien qu'aucun de ses membres n'ait encore eu le courage de venir au catéchisme. L'homme vient souvent nous visiter, mais ne paraît pas aux offices, le dimanche. Je le lui fais remarquer. Après mainte excuse, de fil en aiguille, notre homme arrive à la véritable raison.

— « Les blancs et les sauvages du bois qui prient comme vous autres », dit-il, « ne vivent pas exclusivement de caribou comme les Esquimaux », — en d'autres termes : « L'Esquimau, qui n'a que le caribou pour vivre, doit prier les dieux ou déesses de la chasse, et le DIEU des blancs ne s'occupe que de l'âme. »

Voilà le point de vue païen, qu'on ne détruit pas en quelques minutes de sermon. Il faut attendre l'heure de DIEU — qui fait germer et lever, peu à peu, la première semence. C'est le cours ordinaire de la grâce.

§ III. — Tout va bien !

A l'automne, nous avons changé un peu notre installation. La cuisine n'est plus sur le passage des sauvages. Et, en haut, nous nous sommes fait une chambre à coucher (dortoir commun), à l'épreuve du frimas,

XXIII. — Chesterfied Inlet : Août 1921-Février 1922[1].

§ I. — Baptême d'un Païen.

Nous avions à peine jeté l'ancre, que les Blancs et Esquimaux qui montent à bord m'apprennent qu'un de nos catéchumènes est mourant. Tout le monde s'accorde à dire que le malade ne tient à la vie que par le désir intense qu'il a de me voir. Nous débarquons et, bientôt, arrivons à la mission. Une femme accourt en pleurs :

« — Vite, vite : il se meurt. »

Nous y allons tous trois. Les enfants de cette femme et ceux du malade — qui voient, pour la première fois, le P. DUPLAIN et le Fr. DUCHARME — les accompagnent, en les tenant par la main : la soutane les a rassurés, tout de suite. En dix minutes, nous sommes à la tente.

Marguerite, femme du malade, sort au-devant de nous, nous serre la main avec gratitude et confiance. C'est une de nos premières chrétiennes, de 1917. Elle aussi désirait beaucoup notre arrivée, avant que son mari ne meure.

Nous entrons. Je m'approche du malade. Celui-ci ramasse le peu de forces qui lui restent, pour se tourner vers moi et me toucher la main. Il ne dit mot ; mais ses yeux parlent, — ils disent la prière et la confiance.

On le prévient qu'il y a là trois Missionnaires. Il fait un nouvel effort pour donner la main à mes compagnons, murmure un merci — et retombe épuisé, les yeux grands ouverts, dans une crise de faiblesse.

« — C'est la fin », me dit sa femme. « Il ne voulait vivre que pour te voir. »

Je demande de l'eau, et m'adresse à lui, — il entend.

— « Je vais te baptiser », lui dis-je, « repens-toi bien,

(1) Voir *Missions*, N° 215, page 134 : *Voyage de Montréal à Chesterfield Inlet.*

de tous tes péchés, donne tout ton cœur à Jésus, qui va sanctifier ton âme pour le ciel. »

Il répond par un soupir affirmatif ; je le baptise. Puis, tous trois à genoux, sur les cailloux près de lui, nous récitons le chapelet. Je lui adresse ensuite quelques mots, et le laisse à la garde de Marie Immaculée.

Cet homme était catéchumène depuis 1916. Nature rude, sauvage, grande ouverte aux superstitions et aux choses des sens mais trop fermée aux choses de l'esprit et de Dieu, il avait conservé, dans le paganisme, un reste de la loi naturelle. Ainsi, sa fille aînée étant devenue aveugle, à l'âge de 12 ans, ses compatriotes le pressaient de s'en défaire ; mais lui, ne voulant ni tuer ni laisser tuer son enfant, quitta son pays et vint s'établir par ici, à plus de 500 milles de distance. Catéchumène, il ne mit jamais obstacle à la religion de sa femme et de ses enfants : il gémissait seulement de ne pouvoir comprendre notre Religion. Les croyances et superstitions du paganisme étaient plus fortes chez lui que tout ce qu'il pouvait entendre à l'église. Il ne saisissait, à travers le voile de ses superstitions, rien de clair, de décisif, de convaincant, et il s'étonnait de la conviction de sa femme. Dieu n'avait pas encore ouvert son cœur ; il lui fallait l'épreuve, — ce sera, pour lui, le don de Dieu.

Le lendemain matin, sa femme et ses enfants viennent à la Messe et nous disent qu'il va mieux, qu'il n'a pas perdu connaissance depuis son baptême, — c'est la première fois, depuis deux mois, qu'il passe la nuit sans faiblesse.

Le surlendemain, on l'apporte près de la Mission. Le docteur du Nascopia vient le voir et, après minutieux examen, déclare qu'il peut mourir d'un jour à l'autre et ne verra certainement pas l'automne.

Notre néophyte vit, pourtant, encore aujourd'hui. Il n'est pas guéri, tant s'en faut ; il est même complètement aveugle. Mais le Bon Dieu semble prolonger ses jours, pour lui permettre de saisir et de goûter enfin les vérités de la Religion. Le baptême ne déracine pas les vieilles habitudes chez les adultes, ni n'en crée de nou-

velles de toutes pièces. Dans mes visites de chaque jour, je puis constater toute la force des habitudes païennes qu'il faut vaincre d'abord, chez lui, avant de réussir à créer l'habitude chrétienne de la foi. Par exemple, je recommance à notre homme de croire et d'aimer DIEU de tout son cœur :

— « Oh, je voudrais bien », dit-il, « mais je ne sais comment faire ».

— « Alors, pense que tu vois JÉSUS, parle-Lui comme si tu Le voyais, dis-Lui que tu ne peux pas, qu'il faut qu'Il t'aide. »

— « Oui », fait-il ; « si JÉSUS veut m'aider pour tout de bon, ne penses-tu pas qu'Il me rendra la vue ? Je le désire beaucoup. »

Et une autre fois :

— « Crois-tu, Père, que le baptême ait bien enlevé tous mes péchés ? S'il ne m'en reste plus du tout, pourquoi resté-je aveugle ? »

Il faut l'aider à voir les choses du point de vue de la Foi, lui faire comprendre que DIEU sait mieux que nous ce qui convient le mieux à notre âme et que, s'il était guéri totalement et de suite, l'habitude païenne de ne plus prier reprendrait alors le dessus. Le païen, en effet, ne comprend pas qu'il faille prier, quand on est en bonne santé, que la chasse est heureuse, etc. ; il ne pense à ses dieux ou déesses qu'au temps de l'adversité. Pour lui, penser sérieusement à l'autre vie, c'est commencer à oublier celle-ci, — comme les vieillards qui ne songent plus à la chasse, parce qu'ils sont proches de la mort.

Peu à peu, le jour se fait en son esprit et la résignation en son cœur ; peu à peu, se forme l'habitude nouvelle de voir les choses du côté de la Foi, et les intérêts de son âme priment ceux du corps. C'est là le travail par excellence du Missionnaire : à savoir développer en lui les vertus chrétiennes infusées par le baptême et former le Christ dans son âme. Ses enfants ont l'habitude de la prière contractée dès le jeune âge, sur les genoux de leur mère ; aussi ont-ils tant de facilité à prier, tandis que

lui, il doit surmonter toute sa première éducation, pour profiter des grâces de son baptême ; et, pour cela, il a besoin d'aide, et c'est au Missionnaire à l'aider. C'est le cours ordinaire de la grâce. Et il me semble bien que le Bon DIEU prolonge ses jours dans ce but, ou prolonge l'épreuve avant de le ramener à la vie, pour que, une fois sur pied, il n'oublie pas son baptême et vive en vrai chrétien.

§ II. — **Notre petit Troupeau.**

Après le départ du bateau, les Esquimaux, réunis au poste, eurent vite fait de repartir à leurs camps d'hiver. Il ne resta plus que quelques engagés de la Police et des Compagnies de fourrures : 6 familles en tout, soit 22 âmes. Un mot sur chaque famille, au point de vue de notre œuvre.

Il y a d'abord la famille du malade. Il a trois enfants ; le plus jeune a quatre ans, c'est le petit Paul. Pour lui, tous les Pères sont des Paul. Le P. DUPLAIN, c'est « mon grand Paul » ; le Fr. DUCHARME sera « mon petit Paul ». Il est vrai que je ne suis que son grand-père, mais il y tient à son grand-père. Hier, sa mère lui disait d'aller voir les gendarmes de la police, à leurs casernes.

— « Non », fit-il, « il y en a un qui n'a pas de cheveux ! »

— « Eh bien, ton grand-père, lui non plus, n'en a pas, tu es toujours chez lui. »

Il voit bien que son excuse ne vaut rien ; mais il ne reste pas à court pour si peu.

— « Mon grand-père a de la barbe, au moins ! »

Le cadet, Arsène, prend du sérieux ; il écoute attentivement, le dimanche, et se tient bien à la chapelle. L'aînée, Thérèse, âgée de douze ans, est remarquable par sa piété et son attention aux offices. J'ai parlé de la mère, Marguerite : on voit bien, chez elle, que la Communion quotidiennne est le vrai contrepoids à toutes les difficultés dans la vie chrétienne et spécialement, pour elle, le grand moyen de déraciner toutes les habitudes et manières de voir du paganisme.